

LA PÂQUE : PASSAGE DE LA MORT À LA VIE

LA PLACE QU'OCCUPE LA PAQUE dans l'Ancien Testament est tout à fait singulière. En effet le rituel de la célébration pascale est donné dans la première partie du livre de l'Exode (Ex 12) et vient interrompre le récit des plaies d'Egypte ; il est donc antérieur au don de la Loi au Sinäi. Autre observation qui va dans le même sens : la Pâque ne figure pas dans le plus ancien calendrier liturgique d'Israël en Ex 23, 14-17. Enfin il est un autre trait qui caractérise la Pâque : sa célébration est nocturne, et ce caractère nocturne, la Pâque l'a gardé jusqu'à aujourd'hui, car il est lié à ses origines.

Peut-on dire que cette singularité de la Pâque israélite et juive se retrouve dans la Pâque chrétienne ? Autrement dit, y a-t-il pure et simple continuité de l'une à l'autre ? De l'une à l'autre, il y a eu des étapes qu'il nous faut décrire pour tenter de répondre à la question posée.

Jacques BRIEND, exégète, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris. Avec Michel Quesnel, il a publié La Vie quotidienne aux temps bibliques, Paris, Boyard, 2001.

La Pâque originelle

Au témoignage du livre de l'Exode, la pratique pascalle semble bien antérieure à la sortie d'Égypte et donc à l'entrée des Israélites en Canaan, car elle ne relève pas d'une pratique connue chez les sédentaires.

Dans le livre de l'Exode, les Israélites expriment à plusieurs reprises leur volonté, signifiée au pharaon par Moïse (Ex 3, 18 ; 8, 4.24-25), de se rendre dans le désert pour y accomplir un sacrifice. Cette revendication suppose qu'il s'agit d'une pratique connue chez certains groupes d'éleveurs de petit bétail, pratique ancienne qui exige la présence de troupeaux pour être accomplie (Ex 10, 24-26), mais une pratique qui s'oppose aux coutumes religieuses des Égyptiens (Ex 8, 22).

À cette conclusion, on pourrait objecter qu'il ne s'agirait là que d'une simple projection dans le passé d'un rite israélite postérieur. Mais si on devait faire droit à cette objection, d'où viendrait le rite pascal, qui n'est pas attesté dans le pays de Canaan ? De qui les Israélites auraient-ils pu le recevoir ? La description du rite montre bien que celui-ci est enraciné chez les éleveurs de petit bétail.

Le rite pascal se célèbre au printemps ; il a lieu lors de la pleine lune, se déroule de nuit et réunit toute la famille. Ayant lieu au printemps, ce rite est pratiqué lors du départ pour la transhumance avec les troupeaux. Le rituel comporte deux éléments : un rite de sang et un repas. À partir de l'immolation d'un animal du troupeau âgé d'un an, le père de famille accomplit le rite du sang, puis a lieu un repas où la chair de la victime a été préalablement rôtie.

Le rite du sang, le plus étrange pour nous, est un rite apotropaïque, c'est-à-dire un rite destiné à détourner les puissances hostiles capables de s'en prendre au troupeau et à protéger la tente et ses habitants. Ce rite s'adresse à des puissances de mort qui se trouvent hors de la tente, puisque l'application du sang est faite sur les montants. Le sang doit agir sur elles, soit comme une chose agréable, soit comme une chose désagréable qui les met en fuite. Ce

rite est complété par celui du repas qui a pour but de remercier la divinité qui dispense la pluie et assure la fécondité du troupeau. En vue du repas, une victime est donc immolée, mais cette immolation n'exige ni sanctuaire, ni autel, ni ministre. C'est le chef de famille qui accomplit le rite qui doit assurer la vie du groupe et de ses troupes.

La Pâque du Seigneur et la sortie d'Egypte

Le texte le plus ancien sur la Pâque est celui d'Ex 12, 21-23 où Moïse demande aux anciens d'Israël d'immoler la pâque et de procéder au rite du sang sur les montants des maisons. Le mot « pâque » désigne ici la victime pascale, une tête de petit bétail par maison que le père de famille doit égorger. Les indications de Moïse sont précises : « Vous prendrez une touffe d'hysope, vous la trempez dans le sang du bassin, vous appliquerez au linteau et aux deux montants le sang du bassin et personne d'entre vous ne franchira la porte de sa maison jusqu'au matin » (Ex 12, 22). De ce verset, on doit conclure que le rite du sang avait lieu le soir après l'immolation de l'animal et que ce rite devait protéger ceux qui habitaient dans les maisons durant toute la nuit. Le texte est déjà écrit pour des Israélites qui habitent dans des maisons, mais qui continuent à pratiquer la Pâque après la sortie d'Egypte.

Le rite est ici clairement mis en rapport avec le Seigneur (YHWH). La divinité protectrice n'est plus anonyme, mais il s'agit du Dieu d'Israël qui doit « traverser l'Egypte pour la frapper et qui verra le sang sur le linteau et les deux montants » (Ex 12, 23a) de la maison des Israélites. Le v. 23b précise : « Le Seigneur passera devant la porte et ne laissera pas le Destructeur entrer dans vos maisons. » On observe ici que le Seigneur et le Destructeur se tiennent l'un en face de l'autre comme agents du châtiment ; tous deux viennent pour frapper, mais le Seigneur protège les maisons des Israélites et empêche le Destructeur de les frapper. Ainsi le Seigneur l'emporte sur le Destructeur dont l'identité est difficile à percer, mais on peut au moins dire

qu'il représente les puissances de mort. En Ex 12, 23, il s'agit d'un être personnel maléfique, tandis qu'en Ex 12, 13, il est question d'un fléau destructeur qui ne peut atteindre les Israélites ; il s'agit alors d'une puissance impersonnelle. On est donc en présence d'une évolution qui veut éviter sans doute de mettre Dieu et le Destructeur sur le même pied.

Le seul autre texte biblique où l'on voit agir un destructeur est celui de 2 S 24 qui raconte le recensement ordonné par le roi David et qui lui vaut un châtement pour avoir empiété sur le domaine de Dieu. Lorsque le roi choisit la peste comme châtement, « l'ange destructeur étendit sa main sur Jérusalem » (24, 16). L'ange prend ici la place d'une puissance divine qui pourrait avoir été le dieu de la peste, mais une telle identification ne peut être transférée sur le Destructeur d'Ex 12, 23.

Ce qui est assuré, face à un texte qui ne répond pas à toutes nos questions, c'est que le rôle du sang, et donc le rite pascal, est rattaché historiquement à la sortie d'Égypte, car les Israélites ne sont pas frappés par le fléau qui doit atteindre l'Égypte. On assiste ici à une historicisation du rituel pascal, un rituel de mort et de vie.

La Pâque, une fête nationale (Dt 16,1- 8)

Célébration familiale à l'origine et au moins jusque vers 650 avant J.-C, la Pâque est placée en tête des fêtes du calendrier liturgique dans la loi du Deutéronome (Dt 16, 1-8). C'est une innovation que de placer « la Pâque pour le Seigneur » en ouverture de l'année liturgique. « Observe le mois des Épis, dit le texte, et célèbre la Pâque pour le Seigneur ton Dieu, car c'est au mois des Épis que le Seigneur ton Dieu t'a fait sortir d'Égypte, la nuit » (v. 1). Par contre est traditionnel le lien entre la Pâque et la sortie d'Égypte. Cela signifie que ce lien a été fermement transmis dans le cadre familial durant des siècles lors du printemps. Le Deutéronome reprend l'essentiel de cette liturgie : le sacrifice est fait avec une tête de petit bétail,

mais la loi permet aussi le sacrifice du gros bétail, détail qui s'écarte de la tradition, mais qui reflète la richesse de certaines familles. En outre, le sacrifice doit se faire « au lieu que le Seigneur a choisi pour y faire demeurer son nom », c'est-à-dire au temple de Jérusalem et en conformité avec la loi de l'unité de sanctuaire (Dt 12). Le sacrifice doit avoir lieu « le soir, au coucher du soleil, au moment où tu es sorti d'Égypte » (Dt 16, 6). C'est donc à Jérusalem que doit se dérouler le repas qui suit le sacrifice. Enfin une précision rappelle le caractère nocturne de la Pâque : « le matin tu t'en retourneras pour aller vers tes tentes » (Dt 16, 7). En dépit de cette précision, le texte actuel de Dt 16 prévoit la manducation des azymes pendant sept jours, ce qui révèle que celui-ci n'est pas parfaitement unifié. Ce qui est mis en relief, c'est que la Pâque vient en tête du calendrier liturgique. Mais qu'est-ce qui motive pareille innovation ? Pour les auteurs de la loi du Deutéronome, il s'agit avant tout de faire vivre à chaque famille une fête joyeuse qui commémore la sortie d'Égypte en un même lieu et ainsi de manifester l'unité du peuple à Jérusalem. Face aux forces de désagrégation sociale, le peuple doit retrouver son unité face à Dieu, unité dont chacun doit se sentir responsable.

Qu'il y ait une part d'utopie dans cette révolution liturgique, c'est presque certain, mais il convient d'y découvrir sa finalité religieuse. Dans ce contexte, on doit ajouter que seul le rite du repas avec sa dimension communautaire est mis en valeur, alors que le rite du sang n'est pas mentionné. Cela ne veut pas dire qu'il a disparu, car le sang de l'animal est nécessairement recueilli lors de l'immolation au sanctuaire. Tout est centré sur le repas pascal qui doit susciter l'unité du peuple autour de son Dieu.

Précisons enfin que la prescription du Deutéronome sur la Pâque n'est pas une simple utopie. En 622 avant J.-C, sous le règne du roi Josias (640-609), une Pâque fut célébrée à Jérusalem réunissant tout le peuple. « Une telle pâque, dit le texte de 2 R 23, 22, n'avait pas été célébrée depuis le temps où les juges avaient gouverné Israël et durant tout le temps des rois d'Israël et des rois de Juda. » On ne sait s'il y eut une pâque semblable après 622. C'est

possible, mais nous n'en avons aucune certitude. Ce qui est certain, c'est que la conquête de Jérusalem par les Babyloniens et la destruction du Temple en 587 avant J.-C. mit un terme à toute activité liturgique.

La Pâque durant l'exil

À partir de 597 avant J.-C, nombre de Judéens durent quitter leur pays pour se rendre en Babylonie sur ordre des vainqueurs. Ainsi toute une partie de l'élite civile et religieuse fut envoyée en exil ; parmi eux on trouve des prêtres et des prophètes venus avec leurs familles. Ces Judéens vont rester groupés dans des villages et une certaine cohésion sociale, mais aussi religieuse, fut ainsi préservée, assurée par la présence de nombreux prêtres, le plus connu d'entre eux étant Ézéchiél. Ainsi, au cours de l'exil, la pratique pascale dans un cadre familial fut maintenue, renouant avec un passé qui n'était pas si lointain. Un texte (Ex 12, 1-14), attribué à la tradition sacerdotale, décrit cette pratique. Le texte s'ouvre par une indication temporelle : « Ce mois sera pour vous le premier des mois » (v. 2), ce qui suppose un calendrier qui commence au printemps et non plus à l'automne comme autrefois. La Pâque est célébrée le quatorzième jour du premier mois de l'année (v. 6), date qui trahit l'influence du calendrier babylonien qui commence également au printemps.

Le texte d'Ex 12 offre ainsi la description la plus précise du rituel pascal, et certaines données sont plus archaïques que celles fournies par Dt 16. Le lieu de la célébration est la maison, ce qui correspond à la situation des Judéens en exil. Le rituel est écrit à la troisième personne du pluriel. En voici les prescriptions :

« On prendra une tête de petit bétail par maison. Si la maison est trop peu nombreuse pour une tête de petit bétail, on la prendra avec son voisin le plus proche de sa maison selon le nombre des personnes... On l'immolera entre les deux soirs... On prendra du sang et on le mettra sur les deux montants et sur les linteaux des maisons où on la

mangera. On mangera la chair cette nuit-là, rôtie au feu, et on mangera des azymes avec des herbes amères » (v. 3-4.6-7).

Avec ce texte, l'essentiel est dit : on y trouve les deux rites qui caractérisent la Pâque, le rite du sang et le rite du repas. Ce rituel est archaïque si on le compare à celui de Dt 16, 1-8. Il n'y a ici ni autel, ni ministre. Retour est ainsi fait à la pratique familiale primitive, retour rendu nécessaire par la situation de l'exil. C'est dire qu'il est ici fait appel à la mémoire des anciens, de ceux qui ont pratiqué la Pâque selon un rite plus ancien que celui proposé par Dt16.

En Ex 12, 11, il faut noter la précision : « Vous la mangerez : la ceinture aux reins, les sandales aux pieds, et votre bâton à la main. » Une telle indication sur la tenue qu'il convient d'avoir montre que le texte s'adresse à des personnes pour qui ces indications sont nécessaires. Ce qui allait de soi dans le passé pour des bergers sur le point de partir avec le troupeau exige d'être souligné pour des personnes qui sont dans une autre situation.

Le texte d'Ex 12, 1-14 présente des caractéristiques singulières, car il est transmis comme si le temple de Jérusalem n'existait pas et comme si la loi sur l'unité d'autel pour les sacrifices n'avait pas été promulguée. Le texte ne se comprend qu'à la lumière de l'exil pour des Judéens qui vivent en Babylonie. On comprend donc que la maison puisse être le lieu de la célébration pascale. On doit enfin observer que le texte d'Ex 12 est placé avant l'épisode du Sinäi où est fixée l'organisation du culte sous l'autorité de Moïse. La Pâque a donc un statut spécial dans l'histoire de la liturgie d'Israël.

La Pâque au retour de l'exil

Au retour de l'exil, il était normal que la Pâque retrouve sa place en tête du calendrier liturgique à partir du moment où le temple de Jérusalem est reconstruit. En 515 avant J.-C. eut lieu la dédicace du sanctuaire, ce qui permet la

reprise de la vie liturgique sous l'autorité des prêtres et des lévites. Le premier calendrier rédigé après cette reprise indique que la Pâque doit être célébrée le 14^e jour du premier mois et qu'elle est suivie de la fête des Azymes qui dure sept jours (Lv 23, 5-8). Un siècle plus tard, la communauté qui réside à Jérusalem est plus importante et elle a à sa tête, outre un gouverneur, un grand prêtre qui dirige la vie religieuse et liturgique de la province de Judée. Un calendrier plus élaboré voit le jour (Nb 28-29), mais le début de l'année liturgique est toujours marqué par l'ensemble Pâque-Azymes.

Au temps de Jésus, la Pâque a lieu dans les maisons et elle est précédée d'une journée où l'on doit chasser tout ce qui est fermenté, c'est-à-dire le levain et toute nourriture fermentée. Cette recherche doit commencer avant le repas pascal et doit être achevée avant midi.

En vue du repas pascal, il faut d'abord constituer une compagnie, un groupe de dix à vingt personnes comportant normalement femmes et enfants. Cet aspect communautaire est fortement marqué dans les textes, car on ne mange pas la Pâque tout seul.

La victime pascalle est soit un agneau, soit un chevreau mâle, âgé d'un an. L'immolation a lieu entre 15 heures et 17 heures mais, en fonction de l'afflux des pèlerins, elle peut commencer dès midi ; elle est faite par les laïcs dans l'enceinte du Temple et le sang de l'animal est recueilli dans un vase qui parvient au prêtre le plus proche de l'autel, lequel fait une aspersion avec le sang. Pendant ce temps, les chantres récitent le Hallel, c'est-à-dire les Psaumes 113 à 118. Après l'aspersion du sang, chaque groupe prépare l'agneau dont on retire les graisses qui sont brûlées sur l'autel.

Dans la soirée, la victime pascalle est rôtie au feu ; cette cuisson doit se faire dans les maisons, donc en dehors du Temple, mais à l'intérieur de la ville de Jérusalem.

Le repas pascal a lieu le soir dans les maisons. Le repas commençait par la préparation du vin, puis le président prononçait une bénédiction sur le vin, une autre sur la fête. Au cours du repas, il semble bien que quatre coupes de vin circulaient entre les convives. On mangeait la victime pas-

cale avec des pains sans levain et des herbes amères (laitue, endives, raifort). Pendant le repas, on récitait les psaumes du Hallel, mais il est remarquable que le repas ne fasse pas de place au récit de la sortie d'Égypte. Toutefois, de manière libre, le président devait expliquer aux participants la pâque, le pain sans levain et les herbes amères.

L'évangile de Luc (2, 41-42) indique à propos de Jésus que « ses parents allaient chaque année à Jérusalem pour la fête de la Pâque » et que, quand il eut douze ans, il monta avec eux ainsi que d'autres compagnons de route. De son côté, l'évangile de Jean mentionne à plusieurs reprises la fête de la Pâque, signe que Jésus a dû venir plusieurs fois à Jérusalem lors de cette fête (Jn 2, 13.23 ; 6, 4 ; 11, 55 ; 13, 1 ; 18, 28.39 ; 19, 14). Toutefois, à plusieurs reprises, l'évangéliste semble bien prendre quelque distance à l'égard de cette fête en la désignant comme la Pâque des Juifs (par exemple en 6, 4 et surtout en 11, 55 alors que Jésus monte à Jérusalem pour la dernière fois). N'est-ce pas une manière pour lui de signifier au lecteur que la Pâque chrétienne est différente de la Pâque des Juifs ? C'est ce qu'il convient de découvrir maintenant, car il n'y a pas pure et simple continuité entre la Pâque juive et la Pâque chrétienne.

Le Christ, notre Pâque

En passant d'un Testament à l'autre, la Pâque change de nature et se charge d'un autre contenu. En effet, elle n'est plus commandée par un événement du passé, mais par un avenir éclairé par la mort et la résurrection de Jésus reconnu comme Christ et comme Seigneur.

Au cœur de la foi chrétienne se trouve cette annonce que l'apôtre Paul a lui-même reçue : « Christ est mort pour nos péchés..., il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures » (1 Co 15, 3-4). Ce passage de la mort à la vie pour le Christ, d'abord, et pour nous, à sa suite, est sans cesse réaffirmé par l'apôtre. Dans l'épître aux Romains, Paul le proclame une nouvelle fois : « Ressuscité des morts, Christ

ne meurt plus ; la mort sur lui n'a plus d'empire » (Rm 6, 9) ; « si nous sommes morts avec Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui » (6, 8). On est ici au cœur de la foi et de l'espérance chrétiennes. Aussi lorsque nous parlons du « mystère pascal », c'est avant tout à cela que nous faisons référence.

Il arrive pourtant que le même apôtre use parfois d'un vocabulaire pascal, à vrai dire de manière rapide et sans s'y arrêter. Ainsi, en 1 Co 5, 7-8, il n'hésite pas à dire aux chrétiens : « Purifiez-vous du vieux levain pour être une pâte nouvelle puisque vous êtes sans levain. Car le Christ, notre pâque, a été immolé. Célébrons donc la fête, non pas avec du vieux levain, ni du levain de méchanceté et de perversité, mais avec des pains sans levain : dans la pureté et dans la vérité. » Le langage de l'apôtre est ici symbolique et se réfère, ce qui est exceptionnel, à la liturgie juive qui demande l'élimination du vieux levain avant que l'on célèbre la pâque. Dans cette perspective, Paul demande aux chrétiens de se préparer à célébrer le Christ "notre Pâque". Un tel langage tient très probablement à la proximité de la célébration de la Pâque chrétienne. Le mot « pâque » se charge alors d'un tout autre contenu, car il s'agit de célébrer la mort et la résurrection de Jésus reconnu comme Christ et comme Seigneur.

Ce que Paul, en 1 Co 5, 7, exprime de manière lapidaire demande à être éclairé par la tradition évangélique qui place la mort du Christ dans une ambiance pascale. Tout d'abord, dans les évangiles synoptiques, Jésus, à l'approche de la fête juive de Pâque, rassemble ses disciples pour un repas dont les préparatifs semblent indiquer qu'il s'agit du repas pascal (Mt 26, 17-19 ; Mc 14, 12-16 ; Lc 22, 7-13). Sans entrer dans une analyse de ces textes d'où l'on pourrait conclure que Jésus a partagé la Pâque juive avec ses disciples, il faut reconnaître que, si les préparatifs du repas ont bien lieu alors que la fête de Pâque est proche, il n'en va pas de même du repas lui-même qui ne fait aucune référence au rituel pascal. En effet, on n'y évoque ni l'immolation de l'agneau, ce qui peut se comprendre, ni non plus la manducation de l'animal et les rites qui l'entourent. Par contre, les évangiles synoptiques placent ici le

rite eucharistique. En prenant du pain qu'il rompt et donne à ses disciples, puis une coupe de vin qu'il fait circuler, Jésus donne le sens de sa mort. Ainsi, en Mt 26, 28, la coupe est accompagnée de cette parole : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de l'Alliance, versé pour la multitude, pour le pardon des péchés » (voir Mc 14, 22-25). Pour sa part, l'évangile de Luc transmet une tradition assez proche, mais il fait dire à Jésus : « J'ai tellement désiré manger cette Pâque avec vous avant de souffrir » (Lc 22, 15), parole difficile, mais qui peut s'entendre d'un désir qui ne se réalisera pas, car la mort est proche. La réalisation de ce désir est en attente du salut définitif. On notera, chez Luc comme chez Paul (1 Co 11, 24), que la parole de Jésus s'adresse directement aux participants de la liturgie eucharistique : « Ceci est mon corps donné pour vous... Cette coupe est la nouvelle alliance [voir Jr 31, 34] en mon sang versé pour vous. » Le don eucharistique n'est rendu possible et efficace que parce qu'il est le don du Ressuscité, mais il s'inscrit dans une ambiance pascale.

Pour sa part, l'évangile selon saint Jean offre une présentation différente de celle des évangiles synoptiques alors même qu'il attache une grande importance à la Pâque juive, comme nous l'avons déjà indiqué. Or, en Jn 13, 1, nous avons cette solennelle ouverture de la seconde partie de l'évangile : « Avant la fête de la Pâque, Jésus, sachant que son heure était venue, l'heure de passer de ce monde à son Père, lui qui avait aimé les siens qui sont dans le monde, les aima jusqu'à l'extrême. » Jésus meurt donc sur la croix au moment où l'on sacrifiait les agneaux dans le temple de Jérusalem en vue du repas pascal. D'ailleurs, au moment de la mort de Jésus, il est précisé qu'on ne lui brisa pas les jambes, ce qui a été considéré comme l'accomplissement de ce qui est dit de l'agneau pascal selon Ex 12, 46 : « Pas un de ses os ne sera brisé. » En n'oubliant pas que, dans l'évangile, Jean le Baptiste désigne Jésus comme « l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (Jn 1, 29), le lecteur doit comprendre que Jésus est le véritable agneau de Dieu mort pour nos péchés.

Au cœur de l'année liturgique, la célébration de la Pâque chrétienne revêt un caractère particulier. Centrée sur la

mort et la résurrection de Jésus, le Fils envoyé par le Père, elle est la seule célébration qui se déroule de nuit et qui réunit la communauté des croyants, gardant ainsi des traits de la Pâque israélite. Toutefois, la célébration annuelle de la Pâque du Seigneur ne doit pas faire oublier que toute liturgie eucharistique se rattache au mystère pascal. Les paroles sur le pain et le vin nous renvoient à l'ordre de Jésus : « Faites ceci en mémoire de moi » (Lc 22, 19), mais jc'est le Seigneur qui se rend présent. Chaque eucharistie doit donc se vivre dans l'espérance de la rencontre définitive avec le Seigneur. Mais on n'oubliera pas que la Pâque est plus que jamais passage de la mort à la vie.

Jacques BRIEND

Résumé

Cet article présente les origines de la Pâque israélite avec son double rite, celui du sang et celui du repas. Il montre également comment la Pâque originelle est devenue une fête annuelle célébrée au seul sanctuaire de Jérusalem. C'est dans cette ville que Jésus institua le rite eucharistique dans une ambiance pascale qui témoigne à la fois du sens de sa mort et de sa résurrection.